

Bible

Jean MANSIR, *Alliance. Un fil rouge pour lire la Bible*, Éditions du Moulin, 2011, 80 p., 8 €.



Parmi les critiques faites à l'exégèse, spécialement l'exégèse historico-critique, on reproche habituellement d'être complètement déconnectée des préoccupations du « simple croyant » ou du catéchiste. Savoir à peu près à quelle

époque un texte a été écrit serait sans aucune importance pour les lecteurs de la Bible, et une lecture ne pourrait être intelligente qu'en étant desséchante et non spirituelle. Si ces critiques ne sont pas toutes sans fondement, le petit livre du dominicain Jean Mansir nous montre qu'il peut toutefois en être autrement.

La préoccupation essentielle qui a donné naissance à ce livre est la suivante : comment un néophyte peut-il s'y retrouver quand il aborde cet ouvrage long et compliqué qu'est la Bible ? Un bon moyen est de commencer la lecture en suivant un fil conducteur. Parmi bien d'autres possibles, mais celui-ci est spécialement pertinent, l'auteur nous propose le thème de l'Alliance.

Il choisit une progression thématique pour suivre l'évolution de la compréhension qu'a eue Israël de l'Alliance entre Dieu et son peuple. Pour ce faire, il a groupé des passages bibliques selon cinq thèmes : alliance religieuse

et morale (Moïse), politique et sociale (Abraham), charnelle (Adam et Noé), paradoxale (Cyrus et le Serviteur Souffrant), Nouvelle (Jérémie et Jésus).

On le voit, la présentation ne suit pas l'ordre du récit biblique, mais la chronologie de la rédaction des textes choisis (toute tentative dans ce domaine est bien sûr contestable, mais l'auteur s'en tient à des résultats consensuels). Cette méthode a le mérite de bien montrer l'évolution théologique de la pensée d'Israël ainsi qu'un des fondements de la théologie chrétienne de la révélation : Dieu se révèle dans et par l'histoire.

C'est la théologie de l'Alliance dans l'Ancien testament qui structure l'ouvrage. Mais l'Alliance en la personne de Jésus n'est évidemment pas oubliée, puisque le livre s'inscrit aussi dans la tradition patristique de l'exégèse typologique.

Enfin, Jean Mansir sait bien montrer, au fil des pages, comment la Bible s'est constituée par un long processus continu de relectures de textes antérieurs.

Au final, voici un ouvrage de lecture facile, à conseiller à tous ceux qui cherchent un guide pour se plonger dans la Parole de Dieu.

Cyrille-Marie RICHARD, o.p.

Jesus ASURMENDI, *Du non-sens. L'Ecclésiaste*, Cerf, 2012, 200 p., 20 €.



Quel sens peut bien avoir le non-sens? Telle est la quête de Qohélet, roi à Jérusalem, avec ce constat proverbial terrible: « *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil... tout n'est que vanité et poursuite du vent* ». Tout n'est que fugitif et non-sens, comme

le temps qui passe, tout est dénué de perspective et de projet en vérité éternelle.

Où situer Dieu? Bien que créateur de l'homme, il semble jouer avec lui comme le chat avec la souris, et on s'interroge sur ses intentions qui restent indiscernables. Ce livre fascinant, étrange, mystérieux, décapant et irritant, désespérant, ironique et cependant généreux et bon, orienté vers la mort à laquelle nul n'échappe en bout de parcours, prône aussi le *carpe diem*. La volonté de Dieu nous échappe, toujours contradictoire, antinomique, valorisant en permanence le pour avant le contre et l'inverse, sans que l'esprit humain, le raisonnement ou la sagesse, certes préférables, puisse livrer les clairs objectifs du Créateur. Ceux-ci restent obscurs, *absurdes*.

Qohélet est à la fois l'œuvre d'un sceptique et d'un stoïque, métissée de foi par celui qui croit en Dieu, et qui le dit, sans tenter de nous convaincre d'une vérité transcendante, fondée sur un absolu. Dans tout cela, son Dieu ne serait-il qu'un *kit de survie* (p. 181) et doit-on le « cuisiner » pour l'accommoder au goût de chaque herméneute (p. 157)? La difficulté de

lecture de *Qohélet* réside dans la contraignante adaptation de notre vue aux verres progressifs qui conviendraient. L'hypermétropie gomme les aspérités et la myopie nous empêche de distinguer des ensembles, et les unités littéraires fondamentales de l'espace lexical qui ouvrent sur le sens. Nous en arrivons à fonctionner en spirales (p. 84), chargées de résonances et de répétitions musicales lancinantes, car il en va ainsi pour l'auteur du livre biblique, paradoxalement canonique.

Ce que nous dit Qohélet, c'est de n'aller ni vers l'angélisme, optimisme béat, ni vers un matérialisme étouffant. Le chef d'œuvre de Cervantes (p. 184) tient debout par l'indissoluble alliance antinomique des deux: il faut à la fois le plat à barbe de Manbrin, qui sert de heaume à Don Quichotte, et le « plat » réalisme de Sancho, qui voit que ce casque héroïque n'est autre qu'un plat de barbier. Ce qui manque certainement à notre livre, nous dit l'auteur, c'est l'alliance nécessaire retrouvée entre Dieu d'une part, l'homme son interlocuteur et, d'autre part, la relation entre les deux.

C'est de ce dialogue que surgit l'image de Dieu apportée par les *Psaumes* et les *Prophètes*. On pourrait dire que le livre de *Job* constitue une lecture complémentaire de *Qohélet*: Job, comme Qohélet, maudit le jour de sa naissance, mais s'adresse à Dieu, en face à face et sans fard, dans un plaidoyer qui va jusqu'à la diatribe et l'imprécation. Mais c'est à Job que Dieu répondra, pas à Qohélet, qui n'exige ni réponse, ni échange, à toutes ses (nos) incompréhensions. Tout peut rester dans le « non-sens » car Dieu ne peut se « comprendre ».

Sans se faire les défenseurs acharnés d'une profonde théologie de l'Ecclésiaste, on peut aimer ce texte insolite, d'une poésie claironnante et

dissonante, qui n'envisage pas la vie humaine comme un long fleuve pacifié, mais rappelle, en conclusion, la nécessaire crainte de Dieu, partie intégrante de la vocation humaine. Le Dieu de Qohélet n'est que l'une des facettes du Dieu unique pluriel, en quête de YHWH, Dieu et Père, référent des *Évangiles*. En ce sens, *Qohélet est indispensable à la foi* (p. 185).

Olivier LONGUEIRA

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Vatican II comme style, dir. Joseph FAMÉ-
RÉE, Cerf, 2012, 312 p., 25 €. La notion de
style appliquée à la théologie n'est pas une
mode littéraire, mais une manière de sou-
ligner l'originalité d'une expression de la
foi, d'une manière d'élaborer un discours
théologique, moins soucieuse de formu-
les dogmatiques intemporelles que d'une
interprétation qui rencontre le Christ dans
l'ici et le maintenant de la culture contem-
poraine. Voilà ce qu'explicitent les riches
contributions de plusieurs professeurs de
théologie de diverses Universités catholi-
ques francophones.

« *Nous avons vu sa gloire* ». *Pour une phé-
noménologie du Credo*, dir. Nicolas BAU-
QUET et alii, Lessius, 2012, 302 p., 28,50
€. Ce recueil d'articles est le fruit d'une
rencontre de théologiens et de philosophes,
adoptant les uns et les autres dans leurs
disciplines la méthode phénoménologique
pour aborder diverses questions de la foi.

Théologie

Philippe DOCKWILLER, *Le temps du Christ. Cœur et fin de la théologie de l'histoire selon Hans Urs von Balthasar*, Cerf, 2011, 356 p., 37 €.



Ph. Dockwiler propose une approche littéraire et théologique de la *Theodramatik* (TD), en cohérence avec la démarche balthasarienne qui fait du genre théâtral une médiation pour penser le mystère chrétien. Ce que *La théologie de l'histoire* et

De l'intégration (*Das Ganze im Fragment*) affirment de « la centralité et de la normativité du temps du Christ, la temporalité de son existence, en regard de l'histoire du monde » (p. 16), la TD le reprend à l'aide de l'analogie théâtrale. Pour Balthasar, l'enjeu est de déterminer théologiquement la temporalité plutôt que d'élaborer une théologie de l'histoire à la manière de Joachim de Flore ou de théologies récentes inspirées par Hegel. Il s'agit de penser comment « l'histoire n'est pas uniquement le contenant de l'incarnation de Dieu qui y paraît comme contenu. Le Verbe de Dieu, Jésus, mort et ressuscité, proclamé Messie, contient l'histoire » (p. 17). Comment penser ce Tout dans le fragment sans faire violence à l'histoire, sans considérer la suite des événements comme un *fatum*, comme une pièce écrite d'avance et simplement exécutée, autrement dit: « Comment la temporalité

d'un seul est-elle proposée en tant que mesure du temps de l'histoire universelle ? » (p. 23).

La première partie recueille dans l'œuvre de Balthasar-lecteur des éléments pour approcher cette caractérisation théologique du temps. De *La philosophie religieuse de Grégoire de Nysse*, 1942, l'auteur retient la polarité du double infini : le devenir horizontal séparant la créature de Dieu – le passage du néant à l'existence – et le devenir vertical – le mouvement ascendant exprimant le désir naturel de Dieu en la créature. Du *Karl Barth* de 1951 ressort notamment que, à la différence de son collègue bâlois, Balthasar, rejetant le pur actualisme, maintient la tension entre acte et être. Cette première partie se clôt sur une analyse des *Prolégomènes* de la *TD* dans laquelle l'auteur montre le chemin christologique choisi par le théologien de Lucerne : une christologie à ellipse qui lui permet de récuser les théologies de l'histoire inspirées de Hegel sans tomber dans l'insignifiance de l'histoire. Comment donner un sens à l'histoire tout en évitant le piège hégélien du Savoir absolu : « Le renoncement à déchiffrer la suprême intrigue culmine chez Balthasar dans l'acceptation de recevoir dans le Christ, et non de la pensée ou de l'idée, le chiffre révélé de la vie divine et de l'histoire du monde ; l'intrigue suprême ne se déchiffre pas, elle se révèle et se donne » (p. 39). Est développé ici le motif de l'intégration dans le Verbe évoqué dans l'introduction.

S'appuyant sur les analyses de Ricœur (la triple *mimésis*), la deuxième partie montre d'abord comment le genre théâtral permet une refiguration dramatique propre à exprimer analogiquement le drame chrétien. Par sa mise en espace dans une temporalité donnée le théâtre dépasse le texte seul, mais la

représentation peut être mascarade ; Balthasar choisit de situer dans l'ambivalence ce recours à l'analogie du théâtre, à cet *instrumentum* : mise en situation mais factice, la Figure (*Gestalt*) du Christ (et non l'Église) étant celle qui seule réalise « la conjonction parfaite entre le rôle et l'existence » (p. 170). Si Balthasar est héritier de la tradition ignatienne du théâtre, il n'en retient pas ses auteurs dont il rejette le caractère propagandiste. C'est autrement, de manière plus interne, organique, que le théâtre doit être *organon* de la théologie ; c'est aux *Exercices* qu'il faut se référer pour comprendre la *TD*. L'auteur retient alors l'interprétation balthasarienne du *Grand théâtre du Monde* de Calderon et du *Soulier de satin* de Claudel : alors que le premier juxtapose temps et éternité, le second donne à comprendre « comment le temps peut s'ouvrir sur l'éternité ». La représentation donne à voir et à penser la distinction entre temps chronométré – l'écoulement des heures et des jours – et temps dramatique – habité par la Présence.

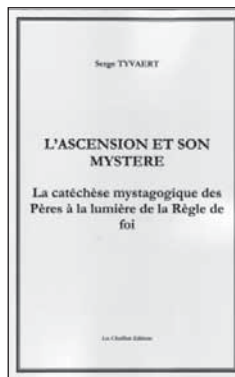
La troisième partie noue théologiquement le propos. D'abord en examinant comment la communion des saints est, pour Balthasar, régulation par excellence de l'interprétation théologique. Alors que, dans le théâtre, c'est un texte qui est mis en scène, dans l'ordre de la révélation, c'est l'événement, l'expérience de Dieu, qui donne le texte (les Écritures) ; aussi les saints sont-ils miroirs de la révélation. C'est pourquoi l'articulation de l'argumentation théologique à cette preuve vitale qu'est la vie des saintes et des saints est essentielle. L'auteur montre ensuite, à partir du Nouveau Testament et de l'Apocalypse comment l'accès à une signification théologique du temps se fait, non pas, à l'image de la philosophie, *sub specie aeternitatis*, mais *sub specie dramatis personarum* : c'est le point

de vue du Fils – « au centre, la *fin* rayonnant sur le tout » (p. 266) – dans l’histoire et dans l’eschatologie, qui permet d’accéder à ce sens. En devenant fils dans le Fils, le disciple peut articuler au développement linéaire du temps le centre organisateur qui en exprime le drame. L’auteur analyse alors comment la sotériologie, la christologie et la Trinité s’inscrivent dans cette perspective balthasarienne de la temporalité. Le drame du monde, à la lumière de la révélation et de sa Figure centrale, le Christ, est pensé en termes de récapitulation et de substitution/représentance.

Cette étude, issue d’une thèse universitaire, analyse avec rigueur et clarté l’importance de l’*analogon* théâtral dans la théologie de Balthasar et permet d’éclairer sa théologie du temps sous un jour nouveau ; la troisième partie et la conclusion renouent bien l’ensemble des fils tissés tout au long du parcours. À plusieurs reprises, l’auteur émaille son étude de fines remarques pointant des débats possibles avec la posture de Balthasar – la note 1 p. 234 à propos du statut de la théologie ; les allusions au caractère controversé du thème de la substitution – que la lectrice (non balthasarienne !) aurait aimé voir développées... mais tel n’était pas le propos central du livre ! En résumé, un ouvrage dense et bienvenu dont on ne peut que conseiller la lecture pour qui a déjà un peu fréquenté Balthasar.

Isabelle CHAREIRE

Serge TYVAERT, *L’Ascension et son mystère. La catéchèse mystagogique des Pères à la lumière de la Règle de foi*, Les Chaillots Édition, 2012, 257 p., 17 €.



Souvent citée dans nos prières eucharistiques en écho à l’évocation de la résurrection, l’ascension s’avère une question complexe à plusieurs niveaux :

- d’un point de vue sémantique, le mot renvoie à une élévation physique alors

qu’il vise essentiellement l’exaltation du Fils à la droite du Père ; il souligne davantage l’acte de Jésus s’élevant lui-même que l’acte du Père exaltant le Fils dans l’assomption de sa chair glorifiée ;

- d’un point de vue exégétique, comme exaltation, l’Ascension semble partie inclusive de la résurrection, mais comme disparition, elle est aussi présente à chaque apparition, avant d’être finalement présentée comme l’événement de clôture de toutes les apparitions, historique ou mythique, le 40^e jour après Pâques, si ce n’est le 8^e ou le 50^e ;

- du point de vue liturgique, sa célébration serait tardive (IV^e siècle) et troublerait la signification de la cinquantaine pascale, la *Pentecostè* étant conçue comme déploiement du mystère pascal.

C’est donc à toutes ces questions que l’auteur s’attaque dans cet ouvrage qui présente en les réorganisant plusieurs études patristiques antérieures, et propose plusieurs pistes de réflexion

tout à fait dignes d'intérêt d'un point de vue théologique et pastoral (et qui mériteraient le déploiement d'une thèse) :

- du point de vue liturgique, l'auteur se demande si les chercheurs dans la ligne de CASEL et CABIÉ tiennent suffisamment compte de la discipline de l'arcane (ou du secret, qui implique que les Pères durant les premiers siècles n'écrivent pas explicitement sur toutes les questions de foi, mais réservent aux « initiés » baptisés l'enseignement complet des mystères); ainsi le silence sur la célébration de l'Ascension ne signifie pas nécessairement qu'elle n'existait pas, d'autant qu'il est clair que les Pères de cette période ont une conception chronologique marquée de la cinquantaine pascale et que l'ascension fait, dès les temps les plus anciens partie du contenu des symboles de foi;

- du point de vue théologique, l'auteur manifeste bien comment l'Ascension chez les Pères (en particulier Irénée et Origène, longuement étudiés, mais aussi Grégoire de Nysse et Cyrille de Jérusalem) s'inscrit dans un cycle pascal chronologique avec la résurrection, les apparitions, l'ascension et la pentecôte: la Résurrection s'est accomplie d'une manière « ordonnée », selon la tradition reçue des Apôtres, et cet ordre tient à notre humanité; c'est la notion tout à fait fondamentale de l'*accoutumance* chez Irénée, manière d'explicitier d'une part la temporalité du salut (rien ne se fait en un jour, et tout comme l'incarnation passe de l'annonciation à la naissance, l'exaltation passe de Pâques à Pentecôte), manière de graduer d'autre part les apparitions à la mesure de ce que les Apôtres et les disciples peuvent en percevoir (et non à la mesure de ce que le Christ pourrait montrer, l'exaltation à la droite du Père étant acquise dès le 3^e jour); ce qu'Origène de son côté présente à la fois comme une volonté du Christ de proté-

ger ses disciples de l'éclat de sa divinité, et de la nécessaire purification dans le temps du cœur des disciples;

- du point de vue exégétique, l'auteur souligne l'importance de la lecture sacrificielle de l'Ascension chez les Pères, en correspondance d'une part avec les mystères de l'incarnation (ainsi le 40^e jour de l'Ascension répond-il au 40^e jour de l'offrande de la purification), en lien d'autre part avec l'eucharistie (l'Ascension, c'est le moment où Jésus se présente comme prémices des vivants, avec le sang de son sacrifice); plus encore, il suggère que les corrections des finales des évangiles correspondent à l'intégration par les rédacteurs de la règle de foi;

- enfin, d'un point de vue pastoral, l'auteur insiste sur le parallélisme pensé entre les étapes du mystère pascal et les étapes de la vie de foi du croyant. Ainsi tout chrétien se trouverait d'abord devant l'annonce de la résurrection dans le doute et la crainte religieuse. Le retour postérieur sur l'événement passé et sur le désir profond exprimé à ce moment, allié à la confrontation avec les Écritures et à la prédication évangélique préparerait à la reconnaissance, vécue dans un second temps, du Christ ressuscité. Dès lors, cette reconnaissance fugitive et lumineuse de la divinité du Christ permettrait une identification de l'événement initial comme manifestation cachée de la présence du ressuscité et comme appel. Ainsi l'illumination susciterait en lui non plus la crainte de Dieu mais le désir de la proclamation évangélique selon la vocation première. De ce fait, le chrétien, avancera intérieurement dans l'union à Dieu d'illuminations en illuminations, et *ad extra*, se trouvera confronté à l'incrédulité et à l'opposition.

Jean-Etienne LONG, o.p.

Rémi CHÉNO, *L'Esprit-Saint et l'Église. Institutionnalité et pneumatologie. Vers un dépassement des antagonismes ecclésiologiques*, Cerf, 2010, 337 p., 33 €.



Cet ouvrage cherche à ouvrir de nouvelles voies de réflexion en ecclésiologie, à l'aide d'un travail construit en trois temps :

Premièrement, l'auteur mène une analyse détaillée des étapes historiques qui ont conduit la réflexion

théologique, en Occident surtout, à une certaine dualité de perception de l'Église, considérée d'une part sous son aspect de mystère (ou de réalité pneumatique), d'autre part sous l'aspect de réalité humaine (avec ses structures institutionnelles), mais sans réelle articulation des deux dimensions.

On peut ainsi relever lors de la Réforme l'apparition d'une dialectique entre « Église visible » (institutionnelle) et « Église invisible » (spirituelle), qui a pris progressivement l'allure d'un antagonisme, par exemple chez Rudolph Sohm ou Adolf von Harnack, pour qui l'institution ecclésiale n'est qu'une déviation, plus ou moins inévitable, qui s'est surajoutée au noyau originel de la communion chrétienne fraternelle et charismatique. De tels présupposés ont empêché l'ecclésiologie protestante de développer une réelle compréhension de la dimension institutionnelle de l'Église.

Mais l'auteur de l'ouvrage ne manque pas de constater une certaine faiblesse, au sein même de la théologie catholique, à fonder rigoureusement

le lien entre, d'une part, la dimension de mystère de l'Église dans le dessein de salut de Dieu, et d'autre part les structures ecclésiologiques concrètes contingentes : ainsi le magistère semble à la recherche d'un difficile équilibre, de *Mystici Corporis* à *Lumen Gentium*, mais on suit aussi diverses tentatives effectuées par Yves Congar dans le cours de son œuvre. Cette difficulté relève d'une approche de l'ecclésiologie essentiellement fondée sur l'institution par le Christ, donc rattachée à un événement révolu, et traduit un défaut d'appréciation de l'œuvre propre de l'Esprit, lequel inscrit l'action de Dieu dans des processus historiques et la liberté des croyants.

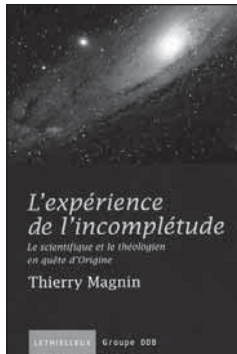
La deuxième étape de la recherche propose un détour par les sciences humaines, grâce à l'étude de plusieurs auteurs contemporains en sociologie et philosophie du droit, telle que Maurice Hauriou (*La théorie de l'institution*), et sa réception chrétienne par le théologien protestant Hans Dombois (*Le droit de la grâce*). Leurs travaux permettent de nouvelles approches théoriques de l'institution, qui relient dans un même mouvement les processus à l'œuvre dans une institution (fondation et projet, normalisation juridique, évolutions et ruptures...), au lieu d'opposer comme des forces antagonistes le juridisme et l'innovation. On retrouve ainsi la dialectique entre l'institution comme réalité passée (instituée) et dynamisme vers le futur (réalité instituante de la vie). Mais il reste à dépasser une conception trop individualiste des actes instituants, pour concevoir l'action de la grâce dans la vie même du corps social ecclésial.

Dans une dernière partie, l'auteur récapitule son travail sous la forme de huit thèses synthétiques, qui sont autant de voies d'approfondissement ouvertes pour un renouvellement

ment ecclésiologique, permettant de prendre en compte des recherches contemporaines comme celle de la cybernétique (la dynamique des systèmes complexes) ou les outils d'analyse institutionnelle de la sociologie. Ainsi se trouve envisagée la possibilité de dépasser l'opposition entre des binômes ecclésiologiques tels que : origine et accomplissement, grâce et institution, christologie et pneumatologie, conformité à la source et libre évolution historique, Église et Royaume.

Jean-Dominique BRUNEEL, o.p.

Thierry MAGNIN, *L'expérience de l'incomplétude. Le scientifique et le théologien en quête d'origine*, Lethielleux, 2011, 360 p., 25 €.



C'est un ouvrage qui est constitué de douze chapitres qu'on peut répartir en deux parties. La première est un exposé de l'élaboration du cadre conceptuel dans lequel se déploie la physique contemporaine, qui a dû renoncer à la description

exhaustive du réel et à la connaissance parfaite de ses objets. Elle a dû remettre en cause le principe de séparation du sujet et de l'objet. Elle doit se contenter de descriptions partielles, contradictoires et néanmoins complémentaires. Bref, le scientifique contemporain fait l'expérience de l'incomplétude, il fait l'expérience qu'il interfère totalement avec cette réalité qu'il étudie.

La seconde partie de l'ouvrage est un parcours théologique. Sont évoqués l'*ultimate concern* chez Paul Tillich, la coïncidence des opposés chez Nicolas de Cues, la double nature du Christ dans les canons de Chalcedoine et la doctrine de la Trinité avec le symbole *Quicumque*. La particularité de ce parcours théologique est qu'il est construit par l'auteur, théologien et scientifique, avec le souci de mettre en correspondance et en dialogue les langages et les postures propres aux deux disciplines.

Ainsi, d'un côté, le physicien « n'exclut (...) pas que certains traits de la physique (...) puissent correspondre à des attributs vrais de l'être », (p. 92). De l'autre côté, le théologien définit la foi comme « le fait d'être saisi par ce qui nous importe de façon ultime (...), c'est-à-dire l'absolu de l'être et du sens » (p. 200). On repèrera dans le fil de l'ouvrage qu'il y a un geste assez nettement mystique dans le propos du physicien lorsqu'il entend fonder ultimement sa pratique. Et qu'il y a une certaine propension objectivante du théologien lorsqu'il déploie son propre discours sur Dieu.

Qu'est-ce à comprendre? D'une part, lorsque les discours, tant scientifique que théologique, s'approchent de leurs limites, et de leurs fondements, les auteurs de ces discours sont amenés à se prononcer non pas tant en vertu de leur discipline que de leurs passions. D'autre part, la postulation d'un objet inaccessible à tout discours est un geste que peuvent partager tant le scientifique que le théologien. L'apophatisme cependant est un contournement de l'incomplétude. L'objet dont on ne peut pas vraiment parler n'est pas nécessaire à la poursuite du discours, une herméneutique conséquente suffit. Est-il d'ailleurs un objet? Ou bien une *attitude*, une *manière de se dire*?

Ces questions ne sont pas innocentes. Les réponses qu'on apportera signaleront si le geste du scientifique et celui du théologien sont un appel et une demande, ou bien si l'on a là une apologétique conjointe. Une concorde trop lisse aurait tôt fait de prendre les allures d'une nouvelle gnose, d'une nouvelle alliance totalisante de la science et de la foi. C'est ainsi bien sur un fil de rasoir que se déploie l'ouvrage ici recensé. On le lira donc avec la plus grande attention.

Jean DIETZ, Église Réformée de France

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Ysabel de ANDIA, *La voie et le voyageur. Essai d'anthropologie de la vie spirituelle*, Cerf, 2012, 1.022 p., 44 €. Somme de théologie spirituelle axée sur la condition de humaine de *viator*, créé par Dieu, racheté par le Christ, sanctifié dans toute sa vie et tout entier par l'Esprit. Sont particulièrement développés les thèmes de la conversion, de la suite du Christ, du combat spirituel, de la purification du cœur et des sens en vue de l'homme nouveau.

Spiritualité

Timothy RADCLIFFE, *Faites le plongeon. Vivre le baptême et la confirmation*, Cerf, 2012, 336 p., 37 €.



Nos lecteurs connaissent le frère Timothy Radcliffe, dominicain anglais, qui fut Maître de l'Ordre de 1992 à 2001. Peut-être se souviennent-ils d'une conférence de lui publiée dans le numéro 284 de cette revue: *La vie religieuse a-t-elle encore un avenir?*

Dans le présent livre il s'agit de la vie chrétienne, celle qui est commune à tous les baptisés.

La couverture est éloquente : un dessin de Marie Bertrand, sur fond bleu, un plongeur bras en croix sur un tremplin, avec le titre : *Faites le plongeon*. Nous sommes déjà dans le vif du sujet, car, comme le mot l'indique (en grec), le baptême est un plongeon, un plongeon dans l'amour de Dieu. Une fois le livre ouvert, le sous-titre précise : *Vivre le baptême et la confirmation*.

Le baptême est le premier des sacrements, en nous configurant au Christ mort et ressuscité, il nous rattache à une histoire, celle de toute l'humanité créée, aimée, sauvée et réconciliée par Dieu qui nous a pleinement révélé son amour en Jésus-Christ.

L'auteur s'adresse d'abord aux chrétiens, aux baptisés, mais il sait que « Dieu est présent dans tous les êtres humains ; il les maintient dans l'existence et habite leur amour, qu'ils aient la foi ou non. Le baptême est fascinant parce qu'il projette un éclairage sur l'action dramatique de toute vie humaine » (p. 14).

Ce livre est d'abord un témoignage de foi. Il nous met devant notre liberté et notre responsabilité d'homme et de chrétien ; il nous invite à inventer librement notre chemin à la suite de Jésus-Christ dans ce monde dominé par l'idée de compétition, divisé et déchiré par la violence des pouvoirs. Ainsi passe-t-il en revue les nombreuses questions qui se posent aujourd'hui à nous de manière pressante. Il le fait positivement en énonçant dès le départ une espérance : « Le christianisme sera florissant au XXI^e siècle si nous saisissons bien que l'Église est avant tout la communauté des baptisés » (p. 9).

En dépit du sérieux souvent dramatique des questions posées, ce livre se lit facilement et agréablement. En effet, le fr. Timothy s'adresse à nous sur un ton fraternel avec simplicité et compétence, et toujours avec humour. Il le fait à travers dix-sept chapitres qui sont autant de méditations vivantes et actuelles à partir du rituel du baptême. Chacune d'entre elles mérite d'être savourée en même temps qu'elle nous interroge sur nos choix les plus intimes.

Notre attention est sans cesse soutenue par une foule d'anecdotes qui ont valeur d'exemples et de paraboles. L'auteur les emprunte d'abord à son expérience personnelle et à ses rencontres nombreuses et variées et aussi à l'histoire ancienne ou contemporaine, à la littérature ou au cinéma et, bien sûr, aux tradi-

tions théologiques et mystiques chrétiennes, juives, musulmanes voire même païennes, pour ne rien dire de l'Écriture Sainte qui est sa principale source d'inspiration.

Il nous invite à vivre pleinement et joyeusement notre vie de baptisé en étant bien enracinés dans ce monde, mais il est convaincu que notre véritable identité est encore un mystère et nous demeure inconnue : « Vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu (Col 3,3) » et de citer un passage d'une lettre de St Jean : « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'apparaît pas encore clairement. Lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est (1Jn 3,2) » (cf. p. 258-263).

Les dernières pages du livre retracent rapidement ce qu'il a développé auparavant : l'amour de Dieu nous transforme et nous libère du pouvoir de la mort en nous révélant la dignité de tout être humain. Le baptême « est un acte rituel bref et ordinaire, mais c'est l'action dramatique de la vie débordante en Christ. Si nous saisissons la beauté de ce sacrement tout simple, l'Église se développera et sera forte pour proposer la bonne nouvelle à notre monde, qui, même s'il ne le sait pas, a faim de cet amour » (p321).

Jean DELARRA, o.p.

Histoire

Jean-Noël DUMONT (dir.), *Montalembert et ses contemporains*, Cerf, 2012, 224 p., 20 €.



Le bicentenaire de la naissance de Charles de Montalembert (1810-1870) a donné lieu, en 2010, à quatre colloques, en France et en Italie, consacrés à cette grande figure du catholicisme européen du dix-neuvième siècle. Les éditions du Cerf viennent de faire

paraître, dans la collection *La nuit surveillée*, les actes du premier colloque. Il s'est tenu en septembre 2010, en Bourgogne, sous la direction du philosophe Jean-Noël Dumont, dans le cadre enchanteur du château de La Roche-en-Brenil, dont Montalembert fit l'acquisition et dont il orna les murs de devises aristocratiques et exigeantes, à son image. Car la légende véridique de l'adolescent au visage d'enfant et aux longs cheveux qui devint pair de France à vingt-et-un ans et qui accompagna Lamennais, flanqué de Lacordaire, lors du voyage romain de 1832, pour défendre auprès du pape Grégoire XVI les doctrines du journal *L'Avenir*, ne saurait résumer quarante ans de vie publique. Tandis que les héros des romans de l'époque, « Messieurs forts comme des lions, doux comme des agneaux, toujours bien mis et qui pleurent comme des urnes », passaient leur temps à secourir des « dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires » (Flaubert *dixit*), Montalembert se mit au service de l'Église. Ainsi, le 19 octobre 1849, dans un de ses discours parmi

les plus retentissants, il martela un « l'Église, c'est une mère ! », qui déclencha au sein de l'Assemblée l'enthousiasme des partisans d'une expédition militaire à Rome pour rétablir Pie IX sur son trône.

Dans son introduction, Jean-Noël Dumont note avec finesse que les contemporains dont il est question dans l'ouvrage sont « [des] amis ou des adversaires, souvent les deux ! » Un premier constat s'impose. Guizot, le prince Albert de Broglie, Thiers, Louis Veuillot, Tocqueville, les légitimistes, Lamennais, Lacordaire, les catholiques sociaux, Dom Guéranger, Mme Swetchine, tous ces noms montrent à quel niveau se situaient les débats.

La lecture des contributions révèle ensuite la complexité des enjeux, qu'il s'agisse des relectures historiques, des scrutins ou du déchiffrement des événements *in progress* (on pense en particulier à 1848 ou au coup d'État de 1851, qui préluda à la disgrâce de Montalembert). On voit qu'aucune de ces relations ne fut à l'abri de froissements, de refroidissements, de ruptures violentes et de réconciliations. En définitive, Montalembert se montra plus dur que les intransigeants Veuillot et Guéranger, puisque, dans ces deux cas, il refusa de renouer. L'ensemble donne à voir une sorte de *Gruppenbild mit Frau* (portrait de groupe avec dame) en raison des liens que les amis ou adversaires de Montalembert avaient par ailleurs entre eux.

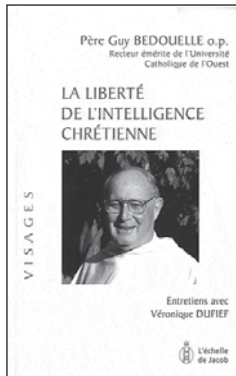
Deux contributions élargissent l'horizon en mettant l'accent sur deux passions de Montalembert, l'Art et la Pologne. Jean-Noël Dumont étudie ses affinités avec les Nazaréens, peintres catholiques. Montalembert découvre à Rome en 1834 les Allemands Pforr et Overbeck. Il admire les Français Orsel et Janmot. Nicole Roger-Taillaud, éditrice, avec le regretté professeur Louis Le

Guillou, du passionnant *Journal intime inédit* de Montalembert qui court de 1822 à 1870, livre une belle analyse des « silences » du Journal intime : au sujet du pape et de la Pologne. La fidélité de Montalembert pendant toute sa vie à la nation crucifiée, sa volonté d'être soumis au pape traduisent qu'il y avait dans son cœur une unité profonde qu'une certaine arrogance et les aléas de sa carrière publique masquèrent parfois à ses contemporains.

Un livre donc très agréable à lire sur un homme de cœur. Le seul regret porte sur l'absence d'une chronologie de la vie de Montalembert en fin de volume.

Anne PHILIBERT

Guy BEDOUELLE, *La liberté de l'intelligence chrétienne. Entretiens avec Véronique Dubief*, Éditions l'Échelle de Jacob, 2011, 176 p., 16 €.



Qui a rencontré le père Bedouelle se souvient d'un homme affable, équilibré, réservé. De fait, son dernier livre révèle la profondeur et la multiplicité des réserves spirituelles, intellectuelles et humaines que portait en lui ce dominicain trop tôt disparu (en mai 2012).

Pensé en manière de testament, l'ouvrage se situe dans le droit fil d'une vie. L'usage responsable de cette liberté chrétienne est l'axe qui donna toute sa cohérence à la pensée, mieux, au jugement et à la manière d'être du père Guy Bedouelle.

En témoigne, dès le début de sa vie universitaire, l'humaniste qu'il choisit pour partenaire de réflexion : Lefèvre d'Étaples (1450- 1536). Il vaut la peine de s'arrêter sur ce choix. Aux lendemains du concile de Vatican II, alors que l'œcuménisme cherchait sa méthode, le jeune Bedouelle redécouvrait la pensée d'un des plus sympathiques érudits de la Renaissance. Ce Picard monté à Paris, avait su, dès les années 1495, garder sa liberté de travail et de pensée. Il se contentait de former des élèves avisés, tout en laissant délibérément à d'autres la course aux gloires universitaires. Linguiste éminent, exégète exigeant, protégé par l'évêque de Meaux, Briçonnet – un des acteurs de cette première réforme qui pu aurait pu rester interne si l'Église et l'État l'avaient voulu – Lefèvre d'Étaples préparait ainsi, en précurseur, le terrain d'un renouveau chrétien que stérilisèrent la radicalité de la Réforme protestante puis la raideur d'une Contre-réforme qui figea saint Thomas d'Aquin. Perspicace, Lefèvre d'Étaples comprit que l'Aristote enseigné à Paris était une réécriture médiévale. Avec détermination et discrétion, il rétablit des textes déformés par les compilations successives, réductrices et souvent complaisantes de théologiens d'Église ou de Cour. Il proposa de nouvelles interprétations des Évangiles. Plus tard, lorsqu'après la tempête luthérienne qui avait secoué l'Allemagne, la Réforme française rompit avec Rome et le roi, Lefèvre d'Étaples eut le courage de rester fidèle, malgré ses tares, à son église originelle. Il se tut, sans adopter l'attitude ironique et plus sceptique d'Érasme.

Dans les années 1970, prendre pour sujet de thèse cet esprit bien peu thomiste, c'était, de la part d'un jeune dominicain, faire un usage précoce de la liberté de son intelligence chrétienne. Pendant quarante ans, cet usage fut d'une extrême fécondité. Pour le mesurer, il suffit d'en lire

la bibliographie scientifique. En la rétablissant dans sa chronologie, on suit l'itinéraire d'une intelligence.

Sans le citer, Bedouelle reprend l'exemple d'Albert le Grand selon lequel la pire insulte qu'on puisse faire à soi-même et aux autres, c'est de prétendre qu'on sait quand on ne sait pas. Toute sagesse scientifique est modeste. Malgré son immense érudition, Bedouelle reste toujours un chercheur. Selon lui, l'attention portée à la pensée de l'autre est le début de toute rigueur et de toute équité. C'est elle qui oblige à regarder et interpréter le présent.

Très tôt, Bedouelle comprend que l'un des moyens d'expression les plus modernes, le cinéma, est pour nos contemporains, un lieu de discernement. Comme le roman du XIX^e, le film décrit la société telle qu'elle est. Même s'il est immoral, il est forcément moral par son dénouement. D'où l'intérêt de la critique à laquelle Guy Bedouelle se livre en développant une réflexion très originale sur la notion d'énigme dans la conduite éthique de la vie. Tout acte génère des conséquences que le cinéma révèle dans le temps. « L'artiste donne une lumière sur l'énigme du monde ». Tout acte est une étape. Il faut apprendre à construire. Comment? « Il y a une hiérarchie des valeurs, des urgences, il y a des choses vraies et d'autres fausses. Voilà la maison qu'il faut construire. C'est difficile ».

Ce souci de responsabilité marque le parcours d'une vie dont l'auteur, sachant ses jours comptés, accepte enfin de parler. Reçu à l'ENA dans les années 1960, il rompt avec l'idée « sympathique » du service public qui marque si noblement les trente glorieuses. Il brûle ses vaisseaux et choisit un autre type de service, plus risqué, plus universel. L'engagement religieux, dit-il, « fait regarder au-delà de notre propre vie »...

Aux lendemains du concile de Vatican II, alors que l'Église perd déjà des prêtres, Bedouelle entre chez les Dominicains.

Ses amis? René Rémond dont l'engagement laïc est si fécond, mais aussi des Réformés, André Mathiot, Richard Stauffer, Pierre Fraekel... Ses maîtres? Les grands théologiens français et allemands: les pères Congar, Chenu, de Lubac, Urs von Balthasar, Schönborn. En 1975, c'est la fondation de *Communio*, très vite enracinée dans l'international et rédigée en quinze langues différentes.

Souci de responsabilité, bien évidemment aussi, à l'Université Catholique de l'Ouest dont il est nommé recteur en 2008. Il en mesure les atouts et en développe l'internationalité. Ceci, jusqu'à ce que l'énigme de la maladie l'interrompe en 2011. Aujourd'hui, reste à transmettre cet esprit d'ouverture et de fidélité, source de sympathie et gage de fécondité. « Lorsqu'il y a une dimension spirituelle, il faut la signaler au public... C'est un peu comme un devoir d'état » (p. 123).

Elizabeth DUFOURCQ

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Jean-Jacques PÉRENNÈS, *Le Père Antonin Jaussen, o.p. (1871-1962). Une passion pour l'Orient musulman*, Cerf, 2012, 133 p., 13 €. Cette brève biographie du fondateur de l'Institut dominicain des études orientales (IDEO) est à la fois un hommage et une contribution à la connaissance de l'Orient musulman.